

lui avoir glissé un petit billet écrit à la hâte, à l'adresse du jeune homme.

Mais le cocher rapporta le billet.

Après avoir inutilement frappé pendant quelques instants, des commères lui avait dit qu'il n'y avait personne dans la maison, et que M. Hervart venait de partir.

Alors Christine prit le parti de retourner à la maison.

Nous avons dit que Pierre était allé chez M. Darcy.

En arrivant, il demanda à être introduit auprès de Mademoiselle Christine.

Il lui fut répondu qu'elle était sortie.

Pierre allait retourner, lorsque la jolie voiture de Christine venant à fond de train, tourna le coin de la rue Ste. Catherine. Celle-ci aperçut le jeune homme.

En voyant Pierre, Christine contint à peine un cri de joie. Elle le fit entrer, et entre autres questions, elle lui demanda pourquoi, il n'était pas venu plus tôt.

Celui-ci, qui ne savait pas trop que répondre à cette question, lui dit qu'il avait été retenu par un ouvrage du bureau, qui ne pouvait souffrir aucun retard.

Cette réponse suffit à Christine.

Ils passèrent toute l'après-midi à causer, à s'entretenir de ces niaiseries toujours vieilles et toujours nouvelles que l'amour enfante, sans beaucoup se préoccuper de l'heure qu'il pouvait être.

Ils furent bientôt rappelés de leur tête-à-tête, par l'arrivée de Monsieur Darcy.

Pierre resta à souper.

Il fut assez gai en commençant; mais tout à coup il devint froid et sérieux.

Ses yeux venaient de rencontrer le fameux jonc. Il n'en détachait plus ses yeux; qui y étaient fixés pour le reste du souper.

M. Darcy feignit de ne s'en pas apercevoir; Christine ne savait à quoi attribuer ce changement subit dans l'attitude de Pierre.

Quant à ce dernier, un violent combat se livrait dans son âme.

Devait-il craindre un ennemi dans le père de Christine? D'un autre côté, comment expliquer la possession de ce jonc par M. Darcy? Le billet ne parlait que de Raoul de Lagusse. Avait-il donc deux ennemis?

Toutes ces pensées bourdonnaient dans sa tête, et l'empêchait d'y voir clair.

Cependant, dès qu'ils furent levés de table, il parut ressaisir sa gaieté habituelle.

On passa dans le salon.

—Christine, demanda Pierre, savez-vous où M. Darcy a eu ce jonc qu'il porte continuellement, et qui est émaillé d'une petite fleur bleue?

—Non répondit Christine, je ne le sais pas. Mais que peut vous faire ce jonc? m'en donner un semblable? ajouta-t-elle en souriant.

—Mais, peut-être fit Pierre.

—Ah dans ce cas, je vais demander à Papa, dit Christine en traversant la chambre, pour se rendre auprès de ce dernier qui fumait tranquillement un cigare de Havane, mais sans perdre un mot de la conversation de Pierre et de Christine.

Cependant, il fit semblant de ne pas avoir entendu, et lorsque Christine lui parla de son jonc, il s'approcha du gaz, pour que tout le monde vit cet anneau.

—Cette bague, ma fille, je la tiens de ta mère, dit-il. Je te la destine, et je te la donnerai bientôt.

A ces paroles, Pierre pâlit terriblement.

Si véritablement ce bijou venait de la mère de Christine, celle-ci serait peut-être sa sœur.

Cette pensée attirait le jeune homme.

Darcy épia ce qui se passait sur la figure de son futur gendre. En voyant la pâleur du jeune homme, un sourire de cruelle satisfaction plissa sur ses lèvres minces, et il se mit à marcher en grimaçant.

—Mais, que peut donc lui faire ce jonc? se disait-il... il était trop jeune alors, il ne peut se souvenir de rien, il n'avait qu'un an.

Pendant ce temps, Pierre s'était remis, et il continua à veiller comme si rien n'était arrivé.

Mais lorsqu'il fut parti, il se prit à crier: "Christine n'est pas ma sœur; cela ne se peut pas, ce serait trop affreux!

Et il se frappait le front.

—Eh non! elle n'est pas ma sœur, reprit-il soudain, puisque je n'avais qu'un an, lorsque ma mère est morte, et que ma bonne m'a toujours dit que j'étais le seul enfant. Mais n'importe, ce jonc m'embrasse. Oh ce jonc! ce jonc! Il faudra bien que je sache, oui, il faut que je sache!

VI.

M. PUIVERT.

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, un riche fermier de Ste. Anne du bout de l'île, prenait l'express pour Montréal, et embarquait dans un wagon de premier classe.

Il venait de s'asseoir confortablement, et de déplier sa gazette, lorsqu'il se sentit légèrement frapper sur l'épaule.

—Bonjour, Monsieur Puivert, dit une voix, qui était parfaitement inconnue au fermier.

M. Puivert resta surpris.

Il se mit à examiner ce nouveau personnage, avec des yeux ébahis, tout en gardant le silence.

C'était un jeune homme d'une taille au-dessus de la moyenne, bien fait; traits assez réguliers, excepté le nez, qu'était très-plat; sourire railleur, bouche dédaigneuse.

Il s'aperçut de l'examen que le fermier faisait de sa figure, et se hâta d'y mettre fin en prenant la parole.

—Mais, ne me reconnaissez-vous pas? dit-il. Ou, je me trompe fort, ou vous êtes M. Puivert, fermier de M. Darcy à Sainte Anne.

—C'est bien cela, vous avez raison, monsieur, fit le fermier tout émerveillé.

—Mais, reprit l'inconnu, ne reconnaissez-vous pas Edmond Narceau, le courtier de la rue Notre-Dame, à Montréal, où vous déposez toujours votre argent? Vous êtes venu encore tout dernièrement.

—Ah si fait, Monsieur, répondit Puivert, veuillez donc m'excuser si...

Disons tout de suite que le digne fermier de monsieur Darcy, n'avait jamais vu, ni connu Edmond Narceau, et qu'encore bien moins, jamais il n'avait déposé d'argent chez lui. Mais, pensant qu'il pourrait y gagner quelque chose, (l'avarice était le grand péché de M. Puivert), il avait fait une réponse affirmative.

Puivert était un homme d'une grande intelligence et de beaucoup d'esprit; mais cette fois il fit fausse route, et ne s'aperçut pas du piège que lui tendait Edmond, et dans lequel il allait tout bonnement donner le pied.

Edmond lui fit quelques questions sur sa ferme, puis se ravisant tout d'un coup.

—Mon cher monsieur Puivert, savez-vous que je suis plus honnête, que vous ne seriez porté à le